

branche, doublée du côté du nord d'une longue écorce de cristal, étincelait des feux changeants du prisme; c'était éblouissant.

A midi, nous entrions à Québec; on sortait des églises, et une file de sleighs de maîtres se croisait avec nous; c'était le cortège de ville après le cortège de campagne. Nous nous sommes retirés chez M. Russell qui tient l'ancien hôtel de l'Union, aujourd'hui de Saint-Georges, sur la Place-d'Armes. M. Faribault, notre obligé ami, avait retenu pour nous trois grandes pièces au rez-de-chaussée; le prix de notre pension tout compris, avec le service en privé, est de 20 livres par mois, environ 550 francs. Je m'arrête à ce détail d'argent, commencement et fin de toute chose dans l'Amérique du Nord.

14 janvier.—Lundi.

Hier je disais: Je m'arrête, et aujourd'hui je continue. C'est que mon arrivée a été célébrée par un pique-nique que je crois devoir servir comme supplément. Dès le matin, mon ami M. Faribault est entré chez moi et m'a dit: "Notre petite société a décidé qu'elle vous offrirait aujourd'hui une partie aux Chutes de Montmorency et que l'on dînerait avec vous dans l'île d'Orléans. Je suis son envoyé auprès de vous et j'espère bien que vous ne me ferez pas faire une mauvaise ambassade.—Non certes, j'accepte, je serai des vôtres, mais à quelle heure?—Onze heures.—Soit, j'y consens." Et à onze heures très-précises, un sleigh était devant ma porte, j'y prenais place avec Elisa; et fouette cocher! Nous étions une vingtaine, ce qui formait un assez joli cortège. L'effet en était curieux sur le Saint-Laurent; il y avait tant de cahots qu'un sleigh était en l'air quand le suivant était en bas; on eût cru voir des barques ballottées par la houle. Les femmes jetaient des cris qui se mêlaient aux éclats de rire des hommes, et le voyage fut très-gai jusqu'aux Chutes de Montmorency. La rivière de ce nom arrive du nord sur un lit schisteux; après avoir franchi un espace rempli de longs bancs de pierres horizontales qu'on appelle les Marches naturelles, elle rencontre une solution de continuité et se précipite dans le Saint-Laurent d'une hauteur d'environ 250 pieds. Cette chute, vue du Saint-Laurent où nous étions, est d'une beauté incomparable; elle excède de cent pieds celle du Niagara; mais elle ne se compose que d'une masse qui tombe droit devant elle; des pierres anguleuses qui forment plusieurs saillies coupent seules cette masse et opèrent un rejaillissement. Goutte à goutte l'eau s'accumule à une certaine distance, y gèle et s'élève en pain de sucre ou cône d'une hauteur qui varie chaque année de 130 à 150 pieds. Ce cône est aussi poli que s'il avait été fait de main d'homme; c'est un chef-d'œuvre unique au Canada, dans toute l'Amérique et dans tout le monde entier. Des marches y ont été creusées avec la hache; on monte jusqu'au sommet et de là on se précipite sur des glisses de bois tête en avant. J'avoue que je fus effrayé de la rapidité des chutes et que je ne me sentis aucune envie de les imiter; mais il y a un second cône formé des gouttes d'eau qui ne s'arrêtent pas au premier; il n'a guère qu'une vingtaine de pieds et cela m'a paru assez haut pour nous: j'en ai fait plusieurs chutes qui m'ont porté à une demi-lieue sur une plaine de glace; un enfant s'était placé devant nous sur la glisse et la dirigeait. On n'entendait de tous côtés que des cris joyeux; le spectacle était sublime et charmant. Autour des Chutes de Montmorency des masses de glace pendaient comme d'énormes cristaux; toute la baie formée par le Saint-Laurent était gelée et couverte d'une neige éblouissante sur laquelle la foule mouvait ses petits points noirs; une file gravissait un côté du grand cône, tandis que, du côté opposé, on voyait les chutes se succéder: c'était un mouvement perpétuel. Nous n'avons quitté qu'au regret cette grande et belle scène pour nous rendre par le Saint-Laurent à une des cinq paroisses de l'île d'Orléans. Un dîner rustique nous attendait chez un habitant du nom de Gagnon. Nous avons trouvé ce brave homme acievant de sculpter un candélabre en bois pour son église; il est menuisier, serrurier, charbon, tisserand, un peu de tout enfin, comme les colons français du Canada, et sa femme, soit dit sans rancune, est beaucoup supérieure pour la cuisine à la mère G.... Elle a une nombreuse famille, parmi laquelle j'ai remarqué un petit brunet qui suivait tous les détails de notre dîner avec une extrême curiosité; je l'ai invité à en prendre sa part et il ne s'est pas trop fait prier. Le repas a été d'une gaieté canadienne, on a lancé des toasts étourissants, on a chanté au dessert, et l'on n'a quitté la table que pour reprendre avec de nouvelles plaisanteries la route de Québec, où l'on n'est entré qu'à la clarté des lanternes. Ma pauvre femme était ravie, mais bien fatiguée.

A. DE PUIBUSQUE.

Causeries des Familles.

SCIENCES.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XXVIII.

(Suite.)

Pour les années qui vont suivre, nous avons avec les Relations qui seront toujours la base de nos travaux encore d'autres sources historiques.

Ce fut en 1639 que la Mère Marie de l'Incarnation commença à écrire ses lettres de Québec, et dans ces lettres nous trouvons bien des choses intéressantes.

Nous avons l'Histoire de l'Hôtel-Dieu qui contient une foule de renseignements non-seulement sur cette communauté, mais encore sur Québec et la colonie. Les dames de l'Hôtel-Dieu tinrent un journal dès le commencement de leur établissement à Québec; une partie de ce journal paraît avoir été brûlée; mais il faut croire qu'il restait des notes des portions détruites; car la Mère Saint-Ignace, née Juchereau, écrivait dans le siècle suivant son Histoire de l'Hôtel-Dieu d'après ces chroniques; il est vrai que dans cette histoire on rencontre beaucoup de fautes de dates.

Nous avons encore la Relation du Père Bressani qui fut missionnaire chez les Hurons et prisonnier chez les Iroquois. Le bon Père raconte les souffrances des mariés et les mœurs des Sauvages; il eut lui-même à souffrir et eût pu dire avec vérité *quarum pars magna fui*. Cette intéressante relation a été écrite en italien; mais nous en avons une traduction faite par le Père Martin. Le P. Martin, qui est un de nos plus instruits historiographes, a enrichi cette traduction d'une foule de notes précieuses qui font de sa publication un livre du plus haut intérêt.

Nous avons les collections, notes et ouvrages d'un autre infatigable travailleur et savant distingué M. l'abbé Faillon, l'Histoire de Montréal de M. Dollier, l'Histoire du Canada de Belmont, l'Histoire du Père Charlevoix qui a puisé aux mêmes sources que nous et les précieuses recherches de M. Shea, historiographe américain, qui a recueilli une foule de renseignements sur les missions de toute l'Amérique du Nord, depuis les établissements espagnols jusqu'à l'extrême nord.

En 1643 eut lieu chez nos voisins une confédération des quatre plantations du Nord, sous le nom de "*United Colonies of New-England*." Cette confédération avait eu lieu dans un but commun d'intérêts commerciaux, et pour se mettre en mesure de mieux résister aux Sauvages et être plus forts au besoin contre les Français du Canada et leurs autres voisins les Suédois et les Hollandais.

Les Hurons avaient battu et détruit un parti d'Iroquois; beaucoup de ceux-ci avaient été tués et plusieurs faits prisonniers: parmi ceux-ci le plus grand nombre fut torturé, mais la plupart, exhortés et instruits par les missionnaires, reçurent le baptême avant de mourir et laissèrent la vie en bons chrétiens.

Les Iroquois, désirant se venger, mirent sur pied plusieurs partis qui infestèrent les lieux de passage des Hurons venant traiter à Québec. Deux jeunes Français, interprètes, s'étant éloignés des Trois-Rivières dans une partie de chasse, furent pris par les Iroquois; c'étaient François Marguerie et Thomas Godefroy, le frère du Sieur Jean Godefroy.

Ces deux jeunes hommes étaient de rudes joueurs, en grande réputation dans le pays. Godefroy avait vaincu à la course le meilleur coureur Huron, et Marguerie n'en cédait point à son ami en fait de bravoure et de vigueur. Plusieurs familles d'interprètes furent plus tard anoblies, et c'est ainsi que les Godefroy sont devenus Godefroy de Tonnancourt, de Normandville, de Saint-Paul, etc. Une des sœurs de Marguerie épousa le Sieur Hertel, autre interprète qui fut fait noble et devint la souche de la famille de Rouville. Tous ces interprètes étaient des hommes extrêmement remarquables par leur intelligence, leur courage et leur vigueur.

Marguerie et Godefroy, surpris par les Iroquois se mirent d'abord en défense et ils avaient déjà terrassé un Iroquois, lorsque, se voyant débordés par tout un parti de guerre, ils pensèrent qu'il valait mieux se rendre, ce qu'ils firent. Les Iroquois ne leur firent point de mal et partirent avec eux, les emmenant dans leur village. Godefroy avait pu trouver le tour d'écrire sur une écorce, à la façon